

main du caissier, et qu'il serait imprudent de le pousser à bout.

— Je vous disais donc, reprit Frapillon, que ces matamores n'avaient fait perdre beaucoup de temps, et ce n'est pas tout ; ce cher Pilevert a voulu absolument me raconter toutes ses petites affaires avec sa charmante protectrice, madame de Charmière...

— Ah ! murmura Valnoir en baissant la tête pour cacher sa rougeur.

Il y avait entre le saltimbanque et la dame de ses pensées un mystère qu'il soupçonnait sans avoir jamais osé l'éclaircir, et, en apprenant que Frapillon était devenu le confident d'Antoine, il se sentait humilié.

C'était encore une raison de plus pour ne pas faire une guerre ouverte à l'homme qui tenait tant de fils redoutables.

— J'arrive à nos petites affaires, dit d'un air dégagé le diplomate de la rue Cadet.

Il s'apercevait très bien de l'effet produit par ses adroites insinuations sur les deux principaux meneurs du comité, et il se sentait maintenant sûr de son terrain, car les autres assistants n'étaient guère que des comparses dociles.

— On me demande des comptes ; je suis tout prêt à les rendre, et demain soir je vous les apporterai ; mais, en attendant, je puis vous renseigner sur l'emploi des fonds de la Société.

Il y eut dans l'assemblée un mouvement marqué d'attention.

— Je les ai convertis provisoirement en trois inscriptions de rente que j'ai cru prudent de déposer à la banque.

Taupier eut peine à dissimuler une grimace de dédain.

— Ma foi ! oui, reprit Frapillon en le regardant bien en face, je les avais d'abord confiées à un ami, mais, après tout, la banque, en temps de siège, c'est encore plus sûr, et je les y ai portées ce matin même.

— Nous ne les demandons pas, dit timidement Valnoir en consultant de l'œil ses associés.

— Ah ! pardon ! mon cher, si vous ne tenez pas à les avoir, moi, je tiens à vous les rendre, dit le caissier d'un ton rogue ; je n'aime pas à être soupçonné, et je prie le comité de vouloir bien se munir d'un autre trésorier.

Cette proposition, assez inattendue, produisit sur les affiliés un effet que Frapillon avait parfaitement calculé.

Jamais Robert Macaire, parlant à une assemblée d'actionnaires, n'obtint un succès plus complet.

Des murmures approbateurs circulèrent d'abord d'oreille à oreille, puis des exclamations se firent jour, et enfin un concert général de refus élogieux éclata sur tous les tons.

Alcindo qui, contre son habitude, n'avait point encore pris la parole, se chargea de traduire les sentiments de l'assemblée.

— César, commençait-il de sa voix solennelle, n'admettait pas que sa femme put être soupçonnée. C'est ainsi que notre ami, le vertueux citoyen Frapillon...

— C'est bon ! c'est bon ! interrompit le caissier, qui jouait nonchalamment avec les bons épars sur la table, ceux-là mêmes dont Taupier voulait faire tout à l'heure un usage abusif, je n'ai pas besoin de discours et demain...

Il fut coupé brusquement par l'entrée de l'hercule qui se précipitait dans la salle en criant : — La police ! la police !

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 1er septembre 1879.

Il n'y a plus à en douter, Capoul, ce maître charmeur, cet élégant rossignol que tout le monde voudrait entendre, a quitté son vieux nid du Boulevard des Italiens pour nos parages hospitaliers.

Que dire de cet artiste qui n'aït déjà été dit mille fois ? Pour en parler dignement il faudrait les pages de tout un volume et même la lyre de quelque poète. Capoul n'est pas seulement un chanteur, c'est un véritable sorcier, un magnétiseur, un don Juan irrésistible qui stupéfie son auditoire et finalement s'en fait bombarder de bravos.

Salut à cette voix aimée que les Parisiennes pleureront et que l'Europe envie !

Welcome au génie de la France, si grand dans toutes ses manifestations à nos auteurs, à nos artistes, aux chefs-d'œuvre d'Auber, d'Adam et de Massé, qui charmeront et désespéreront à la fois les Américains !

— Qu'est-ce que votre Capoul ? me dirait-on. Que nous veut ce sauteur, ce saltimbanque, ce polichinelle, qui se met des larmes dans la voix comme du rouge sur le visage ? C'est à la fois un singe, un perroquet et un rossignol.

Pour quelques piastres nous aurions ces animaux dans une cage ; et, foi de Joseph Prudhomme, ces comédiens des bois seraient préférables à vos princes de la rampe ; au moins nous ne serions pas obli-

gés de les applaudir, et lorsqu'ils ne nous plairaient plus, eh ! bien, nous les mangerions !

Pauvre Capoul, adorable Paola—Marié, excellente Aimée, voilà donc ce que l'on pense de vous !

Adulés par ceux-ci, applaudis par ceux-là, maudis, choyés, fêtés, sifflés, vous êtes comme les dompteurs dans la cage du lion : si vous ne fascinez plus, l'on vous dévore !

Jusqu'ici, le public des théâtres s'était figuré que personne ne pouvait remplacer Aimée, et depuis Montréal jusqu'à la Havane, de New-York jusqu'à San-Francisco, cette foule idolâtre l'avait proclamée la reine de l'opéra-bouffe. En ce moment encore, elle se fait couvrir de fleurs et d'applaudissements ; elle n'a jamais été si jeune ni sa voix mieux timbrée ; ses 60,000 dollars de diamants dont elle se pare font un effet magnifique sous l'éclat des lumières.

Eh ! bien, le croirait-on, cet astre n'est qu'une nébuleuse ; une autre étoile plus jeune et plus brillante va l'éclipser totalement ; dans quinze jours, on aura complètement oublié Aimée, ses diamants, sa jolie petite voix et ses grimaces adorables ; ses plus fervents admirateurs seront les premiers à dire que Paola Marié est la seule et véritable reine ; quant à Aimée, ils la relègueront au second plan, elle sera la reine-mère.

La saison théâtrale qui va s'ouvrir aura un grand retentissement dans cette partie du Nouveau-Monde ; la race latine prouvera encore une fois aux Anglo-Saxons combien elle est supérieure dans tout ce qui touche au domaine de l'Art.

Je sais qu'il est de mode de calomnier la France à propos de ses productions littéraires. L'opéra-bouffe est surtout considéré comme une immortalité à faire dresser les cheveux sur le crâne d'un chauve. Ces pièces à musique mettent en lumière des caractères impossibles et des situations désopilantes.

Après avoir écouté ces turpitudes, on se demande si les auteurs français n'ont pas voulu stigmatiser les travers de la société américaine.

Dans ce pays qui a vu naître Grant, croit-on que le général Boum soit un mythe ? Est-il impossible de voir dans le Rabagas de Sardou la vivante personnification de Kearney ? Les Bartholo, les Alphonse, ainsi que les Dame aux Camélias, et les Célimènes, sont des types peut-être nouveaux pour le pays ; mais les Robert Macaire, les Falsacapa, les Cartouche, les Mandrin de toute espèce sont ici dignement représentés.

Quelle tragédie, ou plutôt quel opéra-bouffe ne pourrait-on pas composer avec l'ex-président Grant, Kearney, Kalloch, De Young et sa noble mère ?

Je voudrais voir ces personnages drôlatiques sur le théâtre. Et puisque San-Francisco va bientôt les voir tous réunis, pourquoi ne leur distribuerai-je pas des rôles à chacun ? Voici d'abord le titre de la pièce :

“OTE-TOI DE LÀ QUE JE M'Y METTE.”

Imbroglia en trois actes.

Musique de M. CALIXTE LAVALLÉE.

Paroles de M. BENJAMIN SULTE.

Personnages :

LE GÉNÉRAL GRANT..... CÉSAR.
KEARNEY..... CATILINA.
KALLOCH..... CICÉRON.
DE YOUNG..... BRUTUS.
MME DE YOUNG, mère... UNE VESTALE.

La similitude du caractère des acteurs avec leur rôle respectif rend le projet de cette charge musicale facile à concevoir.

Je ne veux rien ôter à la libre spontanéité des deux illustres auteurs cités plus haut ; je leur cède tous mes droits.

Puisque l'Anglo-Saxon veut nous écraser par le nombre, soyons-lui supérieurs par l'esprit.

Je termine par quelques combles ; ce sont les derniers ; qu'on me les pardonne :

Le comble de la crédulité : Croire que Sarah Bernhardt n'ira jamais contempler le Niagara, de peur d'y voir sa chute.

Le comble de l'erreur : Prendre Capoul pour Caboul, les Cordilières pour les filles d'un cordier, et la Liberté éclairant le monde pour un allumeur de lanternes.

Le comble de la naïveté : Se figurer qu'un musicien joue toujours faux en pleine mer parce qu'il lui manque le sol.

ANTHONY RALPH.

CHOSSES ET AUTRES

Le Dr Fortin a présenté aux amiraux Inglefield et Perron des pamphlets et des cartes concernant le système de télégraphe et de signaux qu'il est à faire exécuter au moyen d'une subvention spéciale du gouvernement fédéral, sur les côtes maritimes de la province.

L'événement du jour, en fait de politique extérieure, est la retraite du comte Andrassy. Aussi, la presse étrangère s'en occupe-t-elle avec une attention particulière. Constatons qu'elle est unanime à proclamer l'importance des services rendus à son pays par l'illustre chancelier de l'empire hongrois.

Merci à M. l'éditeur de la *Gazette des Campagnes* pour l'exemplaire du nouvel ouvrage de M. Eugène Casgrain : *Traité pratique sur l'élevage des moutons en Canada*, qu'il a eu la complaisance de nous adresser. Ce petit traité est d'une importance majeure pour les gens de la campagne et devrait se trouver entre les mains de tous les éleveurs qui désirent améliorer leurs races bovines.

Une statistique, publiée par Son Eminence le cardinal Manning, archevêque de Westminster, Angleterre, constate que les deux diocèses de la ville de Londres, Westminster et Southwark, ne comptent pas moins de 191,341 enfants catholiques, fréquentant les écoles diocésaines. Il y a encore de la place pour plus de 35,000 enfants dans les écoles fondées par le zèle catholique anglais.

On écrit de Londres au *Tagblatt* de Berlin :

Parmi les personnes qui assistaient aux funérailles du prince Louis-Napoléon, à Chislehurst, se trouvait le général Schramm, qui avait pris part à la bataille de Leipzig. Napoléon Ier trouva notre vétéran, alors lieutenant, grièvement blessé et paraissant prêt à mourir sur le champ de bataille. Schramm pleurait, et Napoléon lui en demandait le motif. L'intrepide jeune homme répondit : “ Je pleure parce que je vais mourir sans être devenu capitaine.”

Pour adoucir les derniers moments du lieutenant Schramm, Napoléon le nomma capitaine sur place.

Les derniers moments du capitaine ont duré, comme on voit, assez longtemps.

Le comité de citoyens de la paroisse Ste-Brigide de Montréal, qui a organisé la dernière excursion à Ste-Scholastique, au profit de la nouvelle église de cette paroisse, offre ses plus sincères remerciements aux messieurs suivants pour les prix souscrits par eux, qui ont tant contribué au succès de cette fête : Son Honneur le maire de Montréal, S. Rivard, écrivain ; MM. les échevins Jeannotte, Thibault et Gauthier ; MM. S. Davis, J. D. Gibb, N. Charlebois, MacKerrow, Dr Gagnon, N. Aubertin et Léandre Gauthier.

Le comité est aussi heureux d'exprimer à monsieur le maire et aux citoyens de Ste-Scholastique sa reconnaissance pour la réception enthousiaste qui a été faite aux excursionnistes.

Jusqu'à présent, le journal qui a donné les informations les plus exactes sur le mariage projeté du roi Alphonse avec la princesse Christine d'Autriche, est le *Standard*. C'est encore ce journal qui nous fournit aujourd'hui les nouveaux renseignements qu'on va lire :

Avant que l'infante dona Pilar mourût, les gouvernements de Vienne et de Madrid avaient

donné leur approbation au mariage projeté. Le comte de Tareno, ministre des travaux publics, était allé à Biarritz pour faire les préparatifs d'une entrevue qui aurait eu lieu à Pau, entre le roi et l'archiduchesse, accompagnée de sa mère, de ses frères et de ses sœurs.

Cette entrevue aura lieu après le 15 septembre, quand la cour prendra le demi-deuil. Le roi laissera ses sœurs à l'Escorial ou à la Granja, et voyagera incognito, sans état-major, accompagné seulement de deux membres du cabinet et d'une petite suite. Après cette entrevue à Pau, le roi ira visiter Saint-Sébastien, où la princesse des Asturies et les Infantes viendraient dans ce cas le rejoindre.

Le *Figaro* raconte qu'un préfet du centre, détachant son courrier, y trouva une lettre d'où nous extrayons le passage suivant :

Mon cher ami,

... Si tu voulais... nous aurions du plaisir là où nous ne trouvons que des ennuis. Profite donc des protections que tu as pour demander la place de notre imbécile de sous-préfet... Notre idiot de préfet n'en saura rien. Du reste, c'est un fou qui n'a aucune influence au ministère... Tétons, pendant qu'il en est temps encore, les puissantes mamelles de la République.

Inutile de dire que cette lettre s'était trouvée par erreur dans le courrier du préfet, et il faudrait méconnaître le cœur humain pour douter que le premier soin du dit préfet ait été de la communiquer à son sous-préfet.

On lit dans un journal français :

Le pape vient d'adresser aux patriarches, archevêques et évêques, une longue encyclique sur “ la restauration de la philosophie chrétienne dans les écoles catholiques.”

Cette encyclique elle-même est un travail de scolastique et de philosophie d'où toute polémique est absente. Sa Sainteté se borne à recommander tout spécialement de “ remettre en vigueur et propager le plus possible la précieuse doctrine de saint Thomas.”

Les gens qui cherchent le fin du fin attribuent néanmoins une grande importance à l'encyclique de Léon XIII. Saint Thomas d'Aquin est un croyant, mais il est aussi un philosophe, et l'accord de la foi et de la raison l'a préoccupé à ce point qu'il pourrait passer pour un catholique libéral, si l'application de ces deux mots à un homme du treizième siècle n'était point ridicule. A ce titre, la prédilection du pape régnant pour l'auteur de la *Somme* est une indication, mais voilà tout !

Tandis que certains journaux attribuent à l'impératrice Eugénie l'intention de se retirer près de sa mère en Espagne, d'autres lui prêtent le projet de se fixer dans la Haute Styrie. Voici, en effet, ce que nous lisons dans le *Fremdenblatt* :

Le bruit de l'acquisition projetée par l'impératrice Eugénie, du château de Wasserberg, dans l'Obersteiermark, serait, s'il faut en croire le bruit répandu par le *Tagblatt de Graz*, si bien confirmé, que cette acquisition serait aujourd'hui un fait accompli. On sait que ce château, construit depuis plus de quatre cents ans, compte cent vingt-deux fenêtres sur sa façade tournée vers la campagne, et en possède autant sur la façade qui donne sur ses vastes cours. Les environs agréables de la ville de Knittelfeld semblent devoir devenir le lieu de refuge des princes dépossédés, car on annonce que l'acheteur présumé du château Prank, situé dans la délicieuse et fertile contrée qui avoisine Marcin, ne serait rien moins que l'ex-Khédive d'Egypte, Ismail-Pacha.

Un poète, Michel Savan, a trouvé moyen de faire un couplet de cantate à l'usage de tous les Dauphins.

En 1811, il chanta la naissance du roi de Rome :

Si l'étranger, comme un seul homme,
Un jour voulait nous asservir,
Autour du noble roi de Rome,
Jurons de vaincre et de mourir.

En 1821, la naissance du duc de Bordeaux :

Si, méditant notre ruine,
L'étranger veut nous asservir,
Autour du fils de Caroline,
Jurons de vaincre et de mourir.

En 1841, naissance du comte de Paris :

Ah ! si l'étranger, dans sa haine,
Un jour voulait nous asservir,
Autour du noble fils d'Hélène,
Jurons de vaincre et de mourir.

En 1856, naissance du prince impérial :

Si, envieux de ton génie,
L'étranger veut nous asservir,
Autour de ton fils, Eugénie,
Jurons de vaincre ou de mourir.

Michel Savan est mort.—Le prince Louis est mort.—A qui le tour à présent ?